

DE L'ANIMAL ÊTRE SENSIBLE À LA BIODIVERSITÉ PLANÉTAIRE, OU « COMMENT RENOUER AVEC LA NATURE »¹

■ Robert BARBAULT

L'émergence du concept de biodiversité a pu faire croire qu'on ne s'intéressait plus aux animaux appréhendés en tant qu'êtres sensibles - comme si il s'agissait d'une mode effaçant la précédente ! En approfondissant la réflexion, à la lumière de ce que nous enseigné Charles Darwin, on montre que c'est plutôt le contraire : l'attention ainsi portée à l'ensemble du vivant nous invite à un salutaire retour aux sources. Où on retrouve nos racines, notre appartenance à la « famille », « compagnon voyageur des autres espèces dans l'Odyssée de l'Évolution » (Aldo Leopold). C'est une redécouverte de l'animal, une nouvelle sensibilisation à son regard, dans un esprit d'empathie retrouvée qui nous permet du même coup de renouer... avec nous-mêmes !

La mutation que vient d'accomplir la Ligue Roc en se relançant sous le nouveau nom d'*Humanité et Biodiversité* a pu laisser croire que, dans la foulée, l'animal être sensible - qui fut au cœur de cette association - avait été renvoyé à sa niche. Oublié, enfermé au profit des ors de la biodiversité.

1. Cet article, sous une forme légèrement modifiée, a été publié par la revue *Espèces*, n°7 : 63-67.

Et bien non. Loin de traduire une concession à la mode, cette mutation exprime une maturation en profondeur d'une association qui ne renie pas ses origines mais qui, au contraire, s'enracine plus profondément dans l'essence même du vivant pour mieux élargir sa vision.

Mon propos est ici de montrer que défendre la biodiversité - c'est-à-dire l'ensemble du tissu vivant planétaire - c'est encore promouvoir l'animal comme être sensible ; faire prendre conscience qu'à le reconnaître comme tel, c'est aider à se découvrir comme appartenant intimement à ce monde animal et, plus largement, à la biodiversité, à la nature.

Cette mutation est fondamentale parce qu'elle nous conduit à renouer avec la nature - et que la source des misères que nous faisons subir à la nature en général et à beaucoup d'animaux en particulier, procède du fossé que nous avons creusé entre elle et nous.

Pourquoi la biodiversité ?

À force de parler de Nature, comme si on en était définitivement sortis, devenus étrangers sinon ennemis, on a perdu l'essentiel : notre appartenance au vivant, au règne animal, et tout ce que cela veut dire. Ainsi, quand, dans son fameux *Avant que nature meure* paru pour la première fois en 1965, Jean Dorst plaidait pour une réconciliation avec la nature - condition préalable à la limitation du désastre annoncé - il nous indiquait la voie à suivre. Mais, faute de l'avoir suivie, une crise d'extinction bat son plein comme si on ne savait pas.

À cette époque le mot biodiversité n'existait pas. Mais on en savait déjà long sur la diversité du vivant - celle que peignaient nos ancêtres sur les murs de certaines grottes ; celle que s'acharnent à décrire paléontologues et systématiciens ;

celle que s'essayent à mesurer généticiens (avec leurs indices de diversité génétique) et écologues (avec leurs indices de diversité spécifique)... Et surtout, celle dont Darwin nous a brillamment raconté et éclairé l'histoire. Une histoire où unité et diversité du vivant, diversité des espèces et succès durable de la vie sur Terre apparaissent indissociables, les deux faces de la même réalité.

On parle de biodiversité principalement depuis le Sommet planétaire de Rio de Janeiro (1992), même si le mot a été fabriqué quelques années auparavant, pour mieux défendre cette diversité du vivant qu'on dilapide inconsidérément (Barbault, 2006).

Mais ce qui nous importe ici, c'est ce que l'appropriation de ce concept apporte, dans l'esprit de cet article :

- ➔ l'attention portée au fait que le vivant est diversifié ;
- ➔ l'obligation qui nous est faite de nous en savoir partie prenante ;
- ➔ la découverte que là est notre nature, notre identité - que nous sommes de la famille, avec gorilles et autres chimpanzés.

Voir ainsi la nature, et l'animal dans la nature, cela change tout.

La biodiversité, c'est tout le vivant

Le message fort que porte la Convention sur la diversité biologique, dans l'esprit du Sommet de Rio où elle fut élaborée, c'est, d'une part, que la vie sur Terre est riche de toute sa diversité, du gène à l'écosystème, et, d'autre part, que c'est toute cette diversité qui nous intéresse.

En d'autres termes, c'est reconnaître l'importance des singularités, de chaque écosystème, de chaque espèce, voire de chaque individu. On ne peut « saisir » la biodiversité dans son essence même sans en venir à l'échelle de l'organisme,

animal, plante ou microbe. Saisir la dynamique du vivant sur notre planète à travers le concept de biodiversité c'est souligner à la fois sa diversité... et son unité.

« Un siècle a passé depuis que Darwin nous livra les premières lueurs sur l'origine des espèces. Nous savons à présent ce qu'ignorait avant nous toute la caravane des générations : que l'homme n'est qu'un compagnon voyageur des autres espèces dans l'odyssée de l'évolution. Cette découverte aurait dû nous donner, depuis le temps, un désir de vivre et de laisser vivre ; un émerveillement devant la grandeur et la durée de l'entreprise biotique ». Ne devrions-nous pas tous méditer ce texte profond d'Aldo Leopold (1949) ? Il est intéressant de le rapprocher de cette réflexion, plus tardive, du philosophe Gaston Bachelard : « Quelle somme d'êtres animaux il y a dans l'être de l'homme » ! (In Lestel, 2010).

Dans l'*Origine des espèces*, Darwin nous montre comment les organismes interagissent entre eux, combien ils sont interdépendants, mais aussi qu'ils s'inscrivent dans une longue histoire de descendance commencée, nous le savons aujourd'hui, il y a quelque 3,8 milliards d'années. Il pose les bases scientifiques de l'arbre du vivant, où les êtres se positionnent en fonction de leurs relations de parenté. Parenté, un pas décisif est franchi là qui nous réintroduit dans la nature, si tant est que nous en soyons sortis. Les chimpanzés, gorilles, bonobos et autres orangs-outans sont nos cousins. Eh oui, les grands singes font partie de la famille. Nous avons avec eux un ancêtre commun, qui vivait en Afrique il y a quelque 6 à 8 millions d'années. Alors, quoi d'étonnant à ce que vous soyez saisi d'effroi par la désespérance dans le regard du gorille captif qu'enfant vous veniez visiter en famille à la ménagerie du Jardin des plantes ? C'est ce qui m'est arrivé, il y a très très longtemps, et ce regard est toujours vivant dans

mon esprit. Quoi d'étonnant à ce que les sentiments d'empathie dont nous, humains, sommes capables se retrouvent chez d'autres animaux, singes, éléphants ou dauphins ?

Le retour de l'empathie et autres sentiments

Que se passe-t-il dans notre monde occidental saisi par la « crise » pour qu'on ait l'air, tout d'un coup, de redécouvrir - notamment à partir de travaux d'éthologie réalisés chez les singes - que nos sociétés, qui cultivent dans la douleur l'esprit de compétition, voire de « prédation », sont aussi capables de sentiments et d'actes coopératifs ? Étonnant, non ? Ainsi voit-on paraître en 2010, sous la plume du primatologue Frans de Waal, « *L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire* » ; puis en 2011, sous celle de l'économiste Jeremy Rifkin, « *Une nouvelle conscience pour un monde en crise. Vers une civilisation de l'empathie* ».

Voici trois leçons données par nos cousins primates qui réveillent notre nature sociale en même temps qu'une sympathie profonde envers l'animal, chat, chien, singe ou éléphant. Sarah Brosnan et Frans de Waal (2003) ont procédé à l'expérience suivante. Ils donnent à des singes capucins des cailloux que ceux-ci ont la possibilité d'échanger contre des tranches de concombre. Ils s'y prêtent volontiers, l'échange leur apportant un contentement évident. Jusqu'au jour où, associés deux par deux, il leur est donné l'occasion de voir leur « copain » bénéficier lui, en échange des cailloux, de raisins juteux. Bref, un insupportable traitement de faveur, auquel les capucins brimés répondent en rompant le jeu et jetant avec colère cailloux et concombres. En d'autres termes, ces singes refusent de coopérer avec l'expérimentateur, quitte à renoncer à une récompense alimentaire, quand ils ont un sentiment d'injustice.

Autre exemple, nouvelle leçon de l'animal à l'homme qui aurait oublié sa nature commune profonde. Des psychologues de l'Institut d'anthropologie évolutive de Leipzig ont montré que des chimpanzés associés deux par deux, l'un à statut de dominant, l'autre de subordonné, savent coopérer pour se procurer des plateaux-repas auxquels ils ne peuvent accéder seuls. Dans la quasi-totalité des cas, sans que l'on sache comment, ils parviennent à s'entendre très rapidement pour cela et, mieux, dans deux cas sur trois le partage de la nourriture qui s'ensuit est équitable (Vogel, 2004).

Terminons par la leçon de Kuni, la petite femelle Bonobo du zoo du Twycross en Angleterre, que nous rapporte Frans de Waal. Un jour où il l'observait dans son enclos à l'air libre, il est frappé par l'intense émotion qu'elle exprimait à la vue d'un étourneau tombant inanimé à l'intérieur de sa cage, après s'être écrasé sur la vitre. Puis il raconte : Kuni s'est empressé auprès de l'étourneau, le saisissant dans ses mains et tentant de le faire s'envoler en lui ouvrant délicatement les ailes - mais en vain. Puis, avisant l'arbre qui agrémentait l'espace de son enclos, Kuni y grimpe jusqu'à la plus haute branche, l'enserme de ses jambes et, ouvrant tout grand les ailes de l'oiseau, tente de le lancer hors de l'enclos. Sans succès une nouvelle fois : le vol plané passif de l'étourneau estourbi le voit retomber près du cercle de jeu des jeunes singes. Alors, Kuni se précipite pour protéger l'étourneau (d'éventuels gestes inconsidérés des « enfants » ?), le tenant au chaud entre ses mains... jusqu'à ce que celui-ci récupère et prenne son envol sous son regard soulagé. Pour Frans de Waal c'est un exemple remarquable d'empathie manifesté par un animal vis-à-vis d'un autre organisme vivant appartenant à une autre espèce. Cette interprétation du geste de Kuni, certes, a été critiquée par d'autres primatologues. Mais, nous autres humains, savons

bien que nous sommes capables d'empathie vis-à-vis d'autres espèces - chats, chiens, chevaux ou chevreux. Pourquoi pas des bonobos ?

Une même réalité nous unit aux autres animaux, une même langue : ne partageons-nous pas avec eux le même ADN ? Non seulement on peut « échanger » avec d'autres animaux - être en empathie avec eux - mais ce serait même dans notre nature, argumente Edward Wilson (1984) qui voit dans la *biophilie* un penchant humain enraciné dans notre généalogie animale.

La biodiversité c'est notre cadre de vie

Cette appartenance commune à la Vie, au tissu vivant qu'elle a développé à la surface de la Terre et en mer (c'est même là que ça a commencé !), nous impose une autre évidence : nous dépendons des êtres vivants qui nous entourent, pour manger, nous protéger des maladies, nous vêtir, etc.

Depuis l'évaluation des écosystèmes pour le Millénaire lancée par l'ONU en 2000 (MEA, 2005) nous savons que la nature nous fait profiter de son fonctionnement sous forme de maints services essentiels à notre bien-être : production de matière vivante, recyclage des déchets, épuration des eaux, pollinisation, régulation du climat ou de ravageurs potentiels, inspiration esthétique ou spirituelle, etc.

Liens, interdépendance - cela renvoie à l'idée de solidarité écologique² et donne chair au développement de courants philosophiques posant l'exigence d'une éthique de la Terre (Callicott,

2010). La première avancée en ce sens apparaît dans l'*Almanach d'un Comté des Sables* de l'écologiste américain Aldo Leopold. Après avoir rappelé que « *toutes les éthiques élaborées jusqu'ici reposent sur un seul présupposé : que l'individu est membre d'une communauté de parties interdépendantes* », Leopold (1949) souligne que, selon lui, l'écologie « *élargit simplement les frontières de la communauté de manière à y inclure le sol, l'eau, les plantes et les animaux, collectivement, la Terre* ». C'est cette vision globale, holistique, de la nature, avec l'accent mis sur la communauté biotique, l'ensemble des êtres vivants interdépendants, qui fait de Leopold, selon son grand successeur Baird Callicott, le pionnier des philosophies écologiques - et particulièrement du courant de l'éthique de la terre, une éthique non plus anthropocentrée mais bien *écocentrée*. Cette éthique de la terre, me semble-t-il, nous sort de la classique opposition entre *biocentrisme* - que l'on traduit souvent de façon caricaturale par un amour du vivant qui privilégierait les animaux au détriment des hommes - et *anthropocentrisme* - qui ferait des humains le centre du monde. On pourrait donc dire que l'écocentrisme dépasse et réconcilie biocentrisme et anthropocentrisme, puisque humains et non-humains appartiennent également à la même communauté vivante de la Terre, ce qu'on appelle aujourd'hui biodiversité (Maris, 2010).

Ainsi, comme l'écrit l'anthropologue Philippe Descola (2005), « *Il est désormais difficile de faire comme si les non-humains n'étaient pas partout au cœur de la vie sociale, qu'ils prennent la forme d'un singe avec qui l'on communique dans un laboratoire, de l'âme d'une igname visitant en rêve celui qui la cultive, d'un adversaire électronique à battre aux échecs ou d'un bœuf traité comme un substitut d'une personne dans une présentation cérémonielle. Tirons-en les conséquences : l'analyse des interactions du monde ne peut*

2. Voir l'article d'Emmanuel Delannoy. Il est intéressant de rappeler ici une recommandation de notre ancien Président Théodore Monod (1999) : « *L'homme doit seulement découvrir qu'il est solidaire de tout le reste* ». Voilà ce qu'est la solidarité écologique.

plus se cantonner au seul secteur des institutions régissant la vie des hommes comme si ce que l'on décrétait extérieur à eux n'était qu'un conglomérat anomique d'objets en attente de sens et d'utilité ».

Retour dans la famille, parmi nos proches, les animaux

Loin de nous éloigner de nos proches, les autres animaux, le concept de biodiversité nous y ramène avec plus de force, plus de profondeur. Certes, l'attention que la Ligue ROC portait déjà à l'animal en tant qu'être sensible militait en ce sens. Mais d'aucuns pouvaient penser, ou faire croire, que cela relevait de la sensiblerie et ne nous engageait pas réellement. Dès lors que s'impose à nous, avec le regard porté sur l'ensemble du vivant et sa diversité « obligée », l'analyse écologique et évolutionniste, tout animal apparaît relié aux autres, tant par des interdépendances fonctionnelles que par des relations de parenté. En d'autres termes, nous n'avons plus de raisons de nous penser étrangers à la nature - ou plutôt, de voir la nature, les plantes et les animaux, comme hors de notre monde. Mieux, nous sommes conduits à nous concevoir partie d'un tout, maille d'un tissu prodigieux qui s'est tissé tout au long de milliards d'années d'interactions incessantes et multiples - d'un tout fait de la même substance, qui partage la « même langue », le même ADN. Quoi d'étonnant à ce que nous puissions être sensibles à ce qu'éprouvent nos chats ou nos chiens ; à ce que nous soyons inquiets pour l'avenir du gorille, de l'éléphant d'Afrique ou de l'Aigle de Bonelli ?

Oui, comme l'explique Dominique Lestel (2010), « Nous devons admettre que l'animal est l'avenir de l'homme » !

Ainsi, il n'est pas exagéré de dire que la biodiversité, c'est notre nature !

Et il est urgent pour nous de renouer avec elle. On peut le faire à partir de n'importe quel animal, en étant sensible à son statut d'être vivant ; en s'immergeant dans la biodiversité et sa sauvegarde, voire en se mettant au service de nos congénères. A chacun sa voie d'accès : toutes se rejoignent !

BIBLIOGRAPHIE

- Barbault, R., 2006. *Un éléphant dans un jeu de quilles. L'homme dans la biodiversité*, Paris, Seuil.
- Brosnan, S.F. et F.B.M. de Waal, 2003. Monkeys reject unequal pay. *Nature*, 425 : 297-299.
- Callicott, J.B., 2010. *Éthique de la Terre*. Paris, Wildproject.
- De Waal, F., 2010. *L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*. Paris, LLL.
- Descola, P., 2005. *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- Dorst, J., 2012 (Nouvelle édition). *Avant que nature meure*, suivi de Barbault, R., *Pour que nature vive*, Paris, Delachaux & Niestlé et Muséum.
- Leopold, A., 1949 (Éd. française 2000). *Almanach d'un comté des sables*. Paris, Flammarion.
- Lestel, D., 2010. *L'animal est l'avenir de l'homme*. Paris, Fayard.
- Maris, V., 2010. *Philosophie de la biodiversité*. Paris, Buchet/Chastel.
- Millennium Ecosystem Assessment. 2005. *Ecosystems and Human Well-being : Synthesis*. Washington D.C., Island Press.
- Monod, T., 1999. *Révérance à la vie, conversations avec Jean-philippe de Donnac*. Paris, Grasset.
- Rifkin, J., 2011. *Une nouvelle conscience pour un monde en crise. Vers une civilisation de l'empathie*. Paris, LLL.
- Vogel, G., 2004. The evolution of golden rule. *Science*, 303 : 1128-1131.
- Wilson, E.O., 1984 (Éd. française 2012). *Biophilie*. Paris, José Corti.